

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

INFLUENCE DE LA FRANCE PAR LE CATHOLICISME.
CORRESPONDANCE DU LEVANT.

29 septembre 1845.

Depuis longtemps je réfléchis sur une question très-importante, et sur laquelle on a dit bien des choses, mais qui dans la pratique est encore bien peu avancée. Je veux dire l'influence de la France par le catholicisme. J'ai douté un instant si je devais ainsi poser la question, et je me suis décidé à la poser en ces termes pour les raisons que je vais expliquer. Je dis l'influence, et je pourrais dire la gloire de la France par le catholicisme; mais on verrait dans cette expression de l'exagération et de l'enthousiasme; et il faut éviter de compromettre une question en l'énonçant. Mais, me direz-vous, est-ce que vous vous occupez de l'influence de la France? Oubliez-vous donc que votre but est la gloire et le triomphe de l'Eglise, et non l'influence ou le triomphe de votre nation? Nous n'oublions pas cela; au contraire, c'est notre unique but, et voici comment: les missionnaires travaillent à la propagation de la foi: ils combattent pour l'Eglise; ils prêchent l'Evangile, et ils consomment leur vie à le faire pratiquer. Cependant, tout le monde avoue que le concours de la France, et l'appui que son gouvernement prête aux missionnaires, fortifie leur action, et rend leur ministère bien plus fructueux; donc un concours plus universel et plus vigilant, un appui plus fort et plus direct augmenteraient en proportion les succès de notre ministère; donc nous obtiendrions plus efficacement le progrès, le triomphe de l'Eglise, qui sont le but auquel nous aspirons.

Mais comment faire entrer le gouvernement français plus franchement et plus énergiquement dans cette voie, et l'engager à développer son concours à nos œuvres? Ne peut-il pas nous dire que c'est-là exclusivement notre mission et non la sienne? Et naturellement se croit-il appelé à autre chose qu'à gouverner sagement l'Etat, à se faire respecter au-dehors, à établir avec les autres nations des relations matériellement avantageuses à la France, et à les maintenir? C'est-là son but; et le nôtre lui semblera certainement toujours de surrogation pour lui. Il faut donc avec lui changer la question, et lui dire: que l'instrument de son influence chez tous les peuples est l'appui du catholicisme; que c'est-là le moyen principal et infaillible de faire respecter partout le nom de la France, de faire accueillir les conseils et la direction de son gouvernement, d'accoutumer les peuples à sa politique; et d'obtenir chez eux cet ascendant libre, et cette autorité morale et toute de bienveillance qu'il désire exercer.

N'allez pas, au nom du gouvernement, nous faire objection, et prétendre que nous manquons de sincérité, en l'engageant à un moyen d'influence dont nous réservons les avantages pour l'Eglise. Non, notre sincérité ne peut être soupçonnée, d'abord parce que l'influence de la France par le catholicisme sera, nous en sommes profondément convaincus, très-réelle, très-grande et durable: ce qui doit suffire pour elle. Il est évident pour nous, en effet, que la France a tout à gagner en appuyant une Société qui est de sa nature indéfectible, et que plus elle s'identifiera à l'Eglise, plus elle participera à sa force, à sa durée et à sa vie. En second lieu, nous sommes sincères, parce que, comme Français, nous sommes loin de comprimer les sentiments de patriotisme qui doivent nous animer, et que nous sommes singulièrement charmés de la perspective de la brillante position que notre nation peut se faire par le catholicisme. Après le vœu de voir l'Evangile triompher partout, le plus intime et le plus ardent de notre ame est de voir notre pays respecté et béni par tous les peuples; et s'il porte ou s'il conserve à tous le plus grand des trésors, la Religion qui les rend tous heureux, après la joie d'être chrétiens, notre plus grande est celle d'être enfans de la France. Comme chrétiens, et surtout comme missionnaires, nous aimons à voir concourir toutes les forces, toutes les puissances au progrès de la foi catholique; et comme Français, nous désirons ardemment que notre chère patrie assume la gloire de primer dans cette voie, et que notre gouvernement reçoive, comme juste récompense, l'affection spontanée de la reconnaissance des peuples qui réellement lui devront le plus grand des bienfaits, la connaissance de la vérité. La question ainsi posée, je vous soumet les réflexions suivantes, dont vous ferez l'usage que vous jugerez convenable.

Notre gouvernement adopterait volontiers le système d'un concours très-actif à l'action du catholicisme, s'il était convaincu, 1^o qu'il ne froisse pas les autres gouvernements européens au point de se créer des difficultés sérieuses; 2^o qu'il jouit partout d'une sympathie qui favorise son action; 3^o qu'il réalisera par ce moyen, dans un sens, l'idée de la monarchie univer-

selle dont la France seia le centre quant aux moyens humains (Rome l'étant toujours au spirituel), idée qui, sous tout autre rapport, est une pure chimère, or, trois choses sont certaines; ce que je vais essayer de prouver.

En premier lieu, je dis que la France peut aider l'action du catholicisme, même ostensiblement, sans se compromettre auprès des autres nations de l'Europe. Ceci n'a besoin d'être prouvé qu'à l'égard de l'Angleterre et de la Russie; car les autres ne s'occupent guère que de ce qui se passe chez elles; de plus le gouvernement s'offenserait avec raison qu'on lui supposât d'autres puissances rivales et capables d'arrêter sa marche et de détourner ses plans. Or, l'Angleterre et la Russie consentiraient toujours, sinon volontairement, du moins par nécessité, à voir la France propager le catholicisme, soit parce qu'elle l'a protégé jusqu'ici, et que ce qu'elle a déjà fait la met en possession du droit de faire davantage, soit parce que ces deux puissances n'auraient que des moyens tyranniques et violens pour empêcher l'action du gouvernement français: et il n'est pas à craindre qu'elles en vinssent là, si la France parlait haut et ferme. D'ailleurs l'Angleterre laissera toujours faire en religion tout ce que l'on voudra, pourvu que l'on accueille ses produits, parce qu'elle est indifférente à tout autre intérêt; et la Russie aurait bien mauvaise grâce de réclamer contre une politique douce et bienveillante en faveur du catholicisme, elle qui en emploie une très-vexante; injuste et tyrannique pour étendre son schisme et la domination religieuse de son souverain à l'ombre du saint synode. Ajoutons que cette tendance russe ne peut être arrêtée que par la France, et que les plus grands malheurs nous sont réservés, si notre gouvernement n'oppose une digue à ce torrent, qui n'a déjà causé que trop de ravages dans la malheureuse Pologne, en Géorgie et en bien d'autres provinces. Voilà sans doute pour la France le plus grand motif de se présenter partout, pour y fortifier et y faire vivre le catholicisme. Car supposez pour un moment que le czar de Russie vienne à bout de ses projets; supposez qu'il centralise à Saint-Petersbourg, dans le synode dont il est le chef, la juridiction sur les chrétiens d'Orient, comme il l'a fait pour tous ses Etats, et ce qu'il s'efforce de faire pour la Pologne, par toute sorte de moyens; que devient cet équilibre européen que l'on cherche à maintenir depuis plusieurs années? Le colosse n'aura dès lors plus de rival. Déjà il a acheté des consciences grecques et arméniennes par millions. Rien ne lui coûte, pourvu qu'il atteigne son but; et tout moyen lui est bon, pourvu que son plan se développe. Son génie absolu et son despotisme religieux vont dominer la moitié de l'Europe; et dans cet état de choses, quelle position et quel avenir pour l'autre moitié? Mettez encore sur les bras de cette dernière les populations asiatiques que l'autocrate travaille à séduire avec une persévérance que rien ne rebute. Quel ennemi que celui qui a pu persuader à plusieurs qu'il est un autre sauveur des chrétiens, si cette funeste croyance gagne encore du terrain? Car tel est le caractère que les simples ont été induits à lui attribuer depuis qu'il persécute les catholiques, qu'il moleste les Turcs et qu'il combat les Circassiens et les Tartares. Voyons ce qu'il osera lorsqu'il aura propagé à son gré sa suprématie, et qu'il aura gagné des consciences en nombre suffisant pour lui laisser croire qu'il n'a plus d'égard. Alors il ne s'agira plus pour la France d'étendre au loin son influence, mais de se préserver elle-même de l'agression du despote, lequel elle aura laissé cumuler tous les moyens de nuire et d'envahir. Il s'agit de l'arrêter avant qu'il ait enlacé dans ses vastes réseaux la moitié de l'univers.

Cette trêve sourde, mais constante et persévérante du czar, est connue de tout le monde. Elle a été signalée à la France. Tout le Levant en voit agir les ressorts, et il en est épouvanté. La France a d'autres préoccupations; mais notre gouvernement, qui a l'œil ouvert au-dehors comme au-dedans, et qui assurément a connaissance du fait, pourrait concevoir pour l'avenir des craintes malheureusement trop fondées. Ne nous trompons pas sur l'attitude du Russe: il admire la France comme nation civilisée; comme grande puissance, il a ses raisons pour la craindre et pour la ménager; mais comme telle, il veut s'appliquer à lui créer des obstacles, il prépare ses moyens de défense et plus tard d'attaque, pour le temps où il croira pouvoir tout oser. Mais il est temps encore de déjouer ses projets, n'ayant pu jusqu'ici, malgré ses tentatives, se concilier la confiance, et la sympathie des peuples. Ceux qu'il a gagnés par promesses ou autrement, peuvent encore se compter. Les masses repoussent sa politique, parce qu'elle est évidemment tyrannique. Le Knout et la Sibérie viennent fort à propos faire contre-poids aux adulations moscovites. Ces deux fantômes trop réels éteignent

heureusement la dévotion que les agens russes s'évertuent à exciter envers leur idole. Le despote le comprend, et c'est pour cela qu'il n'aurait pas encore, hors de ses États du moins, le courage de résister, si on l'arrêtait, et si on prenait des moyens justes, prompts, loyaux, dès lors efficaces, pour paralyser sa tactique encore timide et sa politique généralement abhorrée.

En résumé, il est évident que trois puissances seulement se montrent au premier rang pour se créer une influence universelle. Ce sont la France, l'Angleterre et la Russie. Les prétentions des autres nations n'ont rien de sérieux, et méritent peu d'être prises en considération. Nous éliminons l'Angleterre sous le point de vue religieux, sa prépondérance commerciale étant un fait incontestable. Il nous suffit de constater son indifférence en matière de religion. D'ailleurs, sous le point de vue même commercial, elle sera toujours dépendante en quelque sorte de toute grande puissance qui pourrait lui fermer ses ports. Cette considération la rend toujours discrète à l'égard de la France. Tous les intérêts conciliés avec l'Angleterre, la France n'a donc en face que la Russie. Or, par le fait de son isolement, cette puissance cesse d'être dangereuse. Cet isolement, la tyrannie des moyens déjà adoptés par elle pour établir son omnipotence, et par suite la répulsion bien prononcée des peuples, prouvent suffisamment ce que nous avons avancé : que la France peut, sans se compromettre, donner tout son concours et son appui à la propagation du catholicisme, si même d'autres faits ne lui prouvaient pas que son intérêt l'exige, ainsi que l'intérêt de l'humanité entière menacée, si la France récuse cette noble mission, de tomber sous l'action d'un système despotique et ennemi de la civilisation. Les plans de ce système se préparent sans relâche à Pétersbourg. La récente pérégrination en Turquie du prince Constantin, héritier présomptif du trône, a laissé voir aux moins clairvoyans le dessein d'explorer les lieux, ou plutôt les consciences, pour faire rêuser la croisade schismatique. C'est si vrai, que les Grecs russolâtres ont vu, dans la tournée de Mgr. le duc de Montpensier, une réaction franco-catholique contre l'effort, selon eux, produit par le fils de leur Messie.

(La suite au prochain Numéro.)

EDUCATION.

DISCOURS PRONONCÉ PAR L'HON. A. N. MORIN, DEVANT L'INSTITUT CANADIEN, LE 18 DECEMBRE 1845.

De l'Education Elémentaire dans le Bas-Canada ; ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.

SUITE ET FIN.

Les sons de la voix étant peu nombreux, comment se fait-il que l'on craie tant de tems à lire, même des années entières ? C'est que nos mots écrits ne sont pas aussi simples que la parole, c'est que les mêmes lettres et les mêmes combinaisons de lettres correspondent à des sons différens, et que l'élève, dérouté à chaque instant, est obligé d'apprendre et de désapprendre sans cesse, sans règles auxquelles ils puissent rapporter ces variantes. Cet inconvenient grave a engagé à proposer pour la lecture une méthode synthétique, la même qu'on emploie pour l'instruction des sourds-muets, la même aussi que dans les langues on a appelé système hamiltonien. L'on donnerait ainsi d'abord le mot écrit, puis le mot parlé, et suivant le cas l'image peinte, commençant par les mots les plus courts et les mieux épelés ; bientôt l'enfant, faisant de lui-même l'analyse, trouverait d'après la langue parlée la signification d'autres mots rapprochés. Je ne sache pas qu'une pareille méthode ait été suffisamment éprouvée ; elle mériterait d'être. En attendant, il faut continuer à fausser la mémoire et le jugement des enfans en les faisant épeler pendant des années entières. L'autre remède, celui de changer la langue en écrivant comme on parle, contredirait tant de données, que l'essai qu'on en a fait en France a de suite couvert son auteur d'un ridicule que l'idée ne méritait pas.

Je ne vous parlerai pas des méthodes d'enseignement que l'on suit ou que l'on devrait suivre dans les écoles publiques ; méthode simultanée, et autres. J'ai dans ma jeunesse acquis, quelques connaissances en fait d'enseignement privé, je n'ai pu suivre l'enseignement public que dans les collèges. Là, la méthode individuelle fait bien, parce que l'enseignement dans une même classe est uniforme, que l'attention de chaque élève est exigée pour tout ce qui s'y fait, et que les livres et cahiers de répétition sont pour tous les mêmes. La plus mauvaise méthode est celle où le maître dévoue à chaque enfant un certain nombre de minutes pendant la durée de la classe, à chaque élève suivant son degré d'avancement et le livre dont il se sert, sans égard à l'uniformité, laissant les autres enfans à préparer leurs leçons sinon à jouer en anière de Paul de l'instituteur. Ce mal existe dans beaucoup d'écoles par manque de réflexion, lorsqu'on y pourrait faire mieux en suivant un système opposé. Nous le signalons comme très grave à messieurs les curés, commissaires d'écoles et instituteurs qui peuvent y remédier, du moins en partie. L'introduction de livres uniformes, dans chaque même école, deviendra indispensable aussitôt que les ressources publiques et privées de ces écoles le permettront. La division par classes, suivant l'âge et les progrès, diminuera le mal, lorsqu'on ne peut avoir qu'un seul instituteur, comme dans toutes les écoles communales. La meilleure méthode, que je crois être composée de celle individuelle et simultanée, doit être celle des Frères des Ecoles Chrétiennes : si on en juge par le nombre et les progrès de leurs élèves, par l'attachement à leurs études que ces élèves manifestent, sans compter les idées religieuses

et morales infusées dans des populations souvent irrédigibles sous ces importants rapports. Les règles particulières d'association et de manière de vivre de ces dignes instituteurs, les empêcheront de diriger les écoles communales, et même les écoles principales de paroisses, excepté dans un petit nombre de localités plus aisées. Mais si des écoles de comité s'organisent et sont reconnues et aidés par l'autorité publique, qu'on les mette sans hésiter sous la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes, partout où la divergence des croyances religieuses n'inspirera pas de préventions opposées, préventions au surplus qui sont peu partagées, et qu'une observation même superficielle devrait faire disparaître. Leur enseignement, certes, s'élève assez haut pour toutes les exigences de ceux qui voudraient voir dans chaque comté une école d'un ordre supérieur.

Combien donc de sortes d'écoles devrait-on établir et distinguer dans les campagnes du Bas-Canada ? Je réponds : de trois sortes : 1^o. Les écoles communales, ou de concessions ou côtes, telles qu'actuellement réparties en Districts d'Ecoles ; 2^o. Les écoles-modèles de paroisses, reconnues et encouragées par la loi actuelle ; 3^o. Les écoles supérieures de comté, qui ne sont pas encore organisées sous ce point de vue, mais qui le seront sous peu, j'ose l'espérer, et que la Législature aidera sans doute d'une manière proportionnée à leur importance. Soit dit en passant que la partie canadienne-française de la population possède depuis deux siècles des écoles de ce genre pour les filles, dans les établissemens des Sœurs de la Congrégation, et que plusieurs de ces établissemens feraient honneur même à de grandes et orgueilleuses villes. Puissent le respect et la reconnaissance publiques entourer sans cesse de nobles dévouemens, et puisse la parfaite union entre ces dames et les autorités civiles des écoles, au moyen d'un contrôle qui n'a pas besoin d'être que sur le papier, faire participer ces hautes écoles à la faible pitance de la loi, et à son accroissement à l'avenir.

Les écoles communes, autres que sous une direction purement individuelle, n'ont pas une date bien ancienne parmi nous. La position coloniale du pays, et d'autres causes qu'il n'est pas nécessaire de rappeler, ont fait que l'action puissante de l'autorité et de la fortune publique ne s'est étendue aux besoins de l'intelligence qu'après des tentatives sans nombre dont je ne ferai pas l'histoire. Les reflets de lumière que jetaient ceux de nos collèges qui avaient survécu ou avaient surgi, les efforts de beaucoup de membres du clergé et d'autres particuliers, ceux d'un petit nombre de fabriques de paroisse, les peines mal rétribuées de maîtres souvent ambulans, voilà nos sources de richesse intellectuelle dans les campagnes jusqu'à il y a seize ans environ. Alors on put élever des écoles, en grande partie il est vrai à frais publics, et la majeure partie de la population et du clergé des différentes croyances secouda avec zèle les efforts de la Législature. Mais ce soleil, à peine levé, fut éclipsé par la malice des tems ; et lorsqu'il a reparu nouvellement à sa seconde course, il a dû trouver refroidie la terre qu'il avait vivifiée. D'ailleurs, les moyens pécuniaires du trésor public n'étaient plus les mêmes et ne pouvaient suffire en totalité à répandre l'instruction dans les masses ; la générosité individuelle était une source trop incertaine et trop souvent en faute. Il a donc fallu appeler la population à contribuer pour une partie à des ressources qui n'étaient créées que pour elle. C'est la position des écoles aujourd'hui. C'est une satisfaction de voir que malgré les préjugés populaires, naturels dans tous les tems et avivés parmi nous, contre toute loi qui appelle le peuple à taxer l'homme animal et égoïste au profit de l'homme moral, intelligent et civilisateur. Cependant, grâce au bon sens des masses, et à la direction forte en même tems que prudente, donnée par le surintendant des écoles et les divers corps de commissaires, la loi a pris racine, assez du moins pour nous faire bien espérer de son avenir. La contribution générale et légale n'a lieu que dans un petit nombre d'endroits, et là, on s'en est très bien trouvé. Ailleurs la générosité individuelle a suffi. Ailleurs elle a échoué, malgré les prévisions de ceux qui la prêchaient de bonne foi ou pour flatter le préjugé. L'on se convaincra avant peu que la contribution voulue par la loi, en même tems qu'elle est la plus naturelle et la plus juste, est la seule sur laquelle il faille compter. A ceux qu'a effrayés le mot de taxes, on doit poser la question nettement, s'ils veulent l'instruction pour leurs enfans, ou s'ils n'en veulent pas. S'ils sont pour la négative, qu'on leur fasse voir, si l'on peut, qu'ils consentent à devenir des êtres abjects et malheureux, esclaves des populations plus instruites qui les environnent ; s'ils sont pour l'instruction, qu'on leur fasse comprendre que les ressources publiques qui y subvenaient autrefois ont cessé d'être les mêmes, et que la moitié que tournit le gouvernement est tout ce qu'on en peut attendre ; que le reste ne peut se prendre que chez ceux qui doivent profiter de l'instruction et au milieu desquels il s'agit de la répandre ; que le corps social ne peut vivre sans nourriture, pas plus que le corps matériel ; enfin qu'on ne peut appeler taxe ce qui, fourni par eux est tout d'abord doublé par le gouvernement, ensuite dépensé pour eux et par eux.

Les écoles communes sont les seules auxquelles le peuple puisse être appelé à contribuer d'une manière générale, parce que ce sont celles qu'il a sous ses yeux et aux opérations desquelles on peut l'intéresser. Les parens des élèves seulement peuvent aider à soutenir en partie les écoles supérieures, mais comme la tenue en est beaucoup plus coûteuse, le gouvernement devrait faire plus pour elles, sans oublier néanmoins que les écoles communes sont d'une nécessité indispensable, ne fut-ce que pour y choisir des sujets propres à être avancés. Dans ces écoles, la lecture, l'écriture, l'orthographe, c'est-à-dire un peu de grammaire donnée *à priori*, et les élé-

mens du calcul, sont un *minimum*; heureux les élèves si le maître peut y ajouter la grammaire raisonnée, l'histoire, la géographie; les éléments, bien exposés, en sont attrayans pour les jeunes intelligences, au-delà de ce qu'on peut croire. La cosmogonie mosaïque, l'histoire du peuple juif; celle de la venue du sauveur et réparateur divin, sont les premières notions à inculquer. Si l'on a le bonheur d'avoir uniformité de croyance parmi les parens dont les enfans fréquentent l'école, la direction, l'intervention même du prêtre ou ministre, s'il en a le loisir comme il en aura partout le zèle, pourra faire beaucoup plus et rendre complète une instruction qui ne le serait sans cela. Que si l'on en est venu à la division des écoles, permise comme de nécessité à la minorité, l'on a les mêmes avantages sous le rapport religieux. Mais si ma voix pouvait être entendue partout où règnent la charité publique et la bienveillance chrétienne, je conseillerais de ne pas paralyser l'efficacité des écoles en les divisant inutilement. Que le maître, respecté pour ses mœurs par toutes les croyances comme dans la sienne propre, inspire l'amour du bien et l'horreur du mal, sur-tout ce qui est cru en commun, mais qu'il s'abstienne avec circonspection de toute discussion ou démonstration propre à inspirer des méfiances. Que chaque clergé se réserve des heures ou même des jours fixes pour donner ou faire donner l'instruction religieuse qu'il chérit. Mais toute tentative de faire prospérer une croyance au moyen du prosélytisme dans les écoles, ou même de ce qui en serait soupçonné, subirait une déconvenue.

L'aspect de ces luttes serait trop douloureux pour les hommes vraiment religieux. Certes on ne peut accuser ici de cet esprit ni le clergé, ni la population, de toute origine. Mais j'ai trouvé dans le cours de ma vie publique, parmi les catholiques et parmi les protestans, et comme rares exceptions, des individus qui voulaient de cette manière imposer leur foi aux autres. On en a vu des exemples dans des pétitions concertées et présentées à la Législature. A tous je ferai remarquer que ceux qui sont majorités dans un endroit, sont minorités quelque part; que, quant à l'oppression par le bras de la loi, elle est inutile et dangereuse; à mes compatriotes de mon origine en particulier, je dirai qu'eux surtout ont intérêt à invoquer la liberté et la tolérance comme règle générale, parce que si l'exception prévalait, il est peu à croire qu'elle fût en leur faveur. Le clergé de chaque croyance jouit parmi ses ouailles d'un respect mérité; sa conduite et ses sacrifices lui assurent dans tous les tems la plus large part d'autorité et d'influence sur l'instruction. Nous applaudissons de bon cœur à ce qui s'est fait et se fera par cette entente. L'homme sans religion serait un monstre; l'homme persécuté ne serait guère mieux; l'homme purement contemplatif, en thèse générale, mourrait de faim. Unissons avec un esprit chrétien toute notre énergie et notre charité pour instruire, relever, et nourrir, au moral comme au matériel, la société telle que Dieu l'a constituée et dont il a voulu que nous formions utilement partie.

On objecte à la dissémination d'écoles élémentaires dans toutes les parties des campagnes, qu'elles sont coûteuses, que beaucoup d'enfans sans talens, arrachés aux travaux matériels, n'apprennent rien, ou rien du moins qui leur serve plus tard, et qu'il suffirait d'une bonne école centrale dans chaque paroisse ou township. Moi, je dis qu'il faut l'un et l'autre. La limitation ci-dessus, fatale partout, le serait ici encore plus par rapport à notre climat, à l'état des voies de communication, et à la grande étendue de territoire que la population occupe. Les écoles de chaque concession ou cote se trouvent déjà sous le système actuel souvent très éloignées des dernières limites qui en dépendent. Dans les mauvaises saisons, les enfans peuvent à peine les fréquenter, en emportant le matin qu'un frugal dîner, et ne revenant que le soir. Des pensionnats quelconques sont hors de toute proportion avec les moyens de la masse du peuple, et ce serait le seul système possible avec des écoles uniques au centre de la paroisse ou township. Si les riches seuls avaient besoin d'instruction, de décence, de moralité et de religion; si ceux qui sont assez aisés pour mettre leurs enfans dans un pensionnat, avaient en partage toute l'émulation, et toute l'intelligence, de manière qu'on pût recueillir dans leur rang tout ce qu'il faut à la société d'ecclésiastiques pieux, de législateurs éclairés, de magistrats intègres et autres dépositaires et arbitres des droits et des fortunes, de médecins, de marchands, de mécaniciens, d'agriculteurs habiles, et que le reste de la population, outre sa pauvreté, dût vivre nécessairement de père en fils dans un état de dégradation et d'asservissement à ces rois de l'argent et du savoir, les écoles seraient inutiles parmi cette population inférieure; elles seraient même dangereuses, et la caste privilégiée aurait intérêt à les proscrire, comme on le fait dans le pays où règne l'esclavage. Heureusement ce partage inégal n'est pas l'œuvre de la main divine, et nos institutions ne l'ont pas non plus introduit ni autorisé. Souvent les plus beaux génies, les conservateurs ou les libérateurs des peuples, les bienfaiteurs du monde, les auteurs des plus utiles découvertes, sont sortis des rangs les plus humbles. On leur trouveriez-vous des successeurs pour continuer leur œuvre dans ses divers échelons, si la jeunesse de toutes les classes n'est pas mise en contact par voie de comparaison, ne se trouve pas en regard sous deux yeux capables de la juger, et d'appeler plus haut ceux que leurs talens ou leurs vertus y destinent. Ils seraient bien cruels ceux qui voudraient avec le poids de leur or refouler dans une découverte exclusive le génie dont les éclairs précoces leur feraient redouter une concurrence pour leurs enfans moins bien partagés. Laissez le riche instruire ses enfans à ses propres frais, s'il désire les initier aux études supérieures; s'ils réussissent, la société en profitera comme eux; s'ils ne réussissent pas ils en remporteront toujours bien assez pour leur argent. Mais

donnez à tous la chance de parcourir la même carrière: n'eussiez-vous dans chaque école primaire à faire choix, par chacun an, que d'un seul enfant pauvre, méritant d'être envoyé à l'école de paroisse ou à celle de comté, où l'état ou la bienveillance privée le conduiraient, cette école aurait fait son devoir et payé son prix de revient. Renvoyez à la charrue, non je me trompe, au joug du portefaix, ceux qui n'auront pu rien apprendre; ils auront toujours remporté quelques idées d'ordre et de déférence; quant à ceux dont les progrès n'auront été que médiocres, cette médiocre instruction même leur sera de la plus grande utilité dans le cours de la vie. J'aurai les mêmes choses à répéter au sujet du passage des écoliers de paroisses à celles de comté, de celles-ci aux collèges, des collèges à l'université, qui, puisse-elle nous advenir!

Ceux qui ne veulent que d'une école par paroisse sont aussi, en certains cas, mais par un esprit d'hostilité à toutes contributions pour l'éducation, sentant l'impossibilité qu'il y aurait à la faire soutenir généralement par une population qui ne serait pas à même d'en profiter. Trois années devraient suffire pour le cours des écoles primaires, ce qui serait quatre classes, y compris celle des très jeunes enfans qu'on retrouve toujours dans les écoles et qu'on n'y envoie que pour les y habituer. Lorsqu'on pourra se procurer un maître qui entende les deux langues, il donnera bien une idée de celle qui sera la moins familière dans la localité. Mais ce n'est pas là que l'enfant pourra l'apprendre suffisamment. Ceux qui sortiront des écoles communes sans aller aux écoles plus élevées, ne seront pas généralement appelés à voyager au loin, ni à avoir des rapports nombreux avec les populations éloignées. Leurs études leur serviront principalement à eux-mêmes; ils pourront raisonner mieux et faire plus promptement leurs affaires et leurs travaux, calculer plus facilement, lire et écrire leurs lettres, suivre avec satisfaction les enseignemens et les exercices religieux. Le génie, vous le savez, se fera jour partout et s'échappera bien de ces catégories. Je dois ajouter que ceux que l'on destine aux études classiques, si leur âge plus avancé ne commande pas le tems, feraient bien de n'aller au collège qu'après avoir fréquenté aussi l'école de paroisse; si le tems et les moyens manquent, de bons talens y suppléeront. On devrait dans tous les cas apprendre dans les écoles communes à lire le latin, chose comparativement très facile pour des raisons exposées plus haut.

Je ne prétends pas tracer le cadre des études dans les écoles de paroisse ni dans celles de comté. Le cours devrait, ce me semble, durer deux ans dans la première et trois dans la seconde, avec un nombre proportionné de maîtres. Dans l'école de paroisse, on devrait apprendre à parler et à écrire assez correctement l'une et l'autre langue, à composer quelque peu, à calculer et à mesurer avec facilité et rapidité pour tous les usages communs; l'histoire et la géographie, une notion abrégée des arts et des métiers, devraient entre autres choses faire partie du cours. Les écoles de paroisse devraient être dans tous les cas différentes pour l'un et l'autre sexe; je ne parle ici que de celles des garçons. Après ce cours fini, les uns iraient au collège ou à l'école du comté; les autres, de retour chez leurs parens, deviendraient plus tard principalement utiles à leur famille et à leur voisinage; ils suivraient l'éducation de leurs propres enfans, seraient, au moyen d'utiles lectures, du foyer domestique ce qu'il est destiné à être, la source principale de l'éducation; ils pourraient suivre la discussion des affaires publiques, et prendre une part active dans celle de leurs localités; ils retireraient du profit des publications agricoles et industrielles, dont l'application néanmoins serait principalement attendue de ceux qui auraient suivi l'école du comté.

Dans cette école de troisième degré, toute dirigée vers un but pratique, les élèves deviendraient aptes à être utiles à la société productive généralement; ils introduiraient dans leur arrondissement les arts et les pratiques en vogue ailleurs; ils utiliseraient des ressources ignorées ou méprisées avant eux, et ils feraient fleurir partout, avec les bonnes mœurs, fruit principal de leurs études, l'aisance, le commerce, l'industrie. Pour atteindre là, les études devraient être, outre le perfectionnement de celles commencées dans les écoles de paroisse, la géographie industrielle et commerciale, la tenue des livres, le mesurage, la mécanique, le dessin, les constructions utiles, la physique, la chimie tant commerciale qu'agricole, d'autres parties des sciences naturelles, et comme diversion la connaissance des étymologies prises dans les langues anciennes qu'on rencontre à chaque pas dans les sciences et les arts, et dont la contre-distinction peut épargner bien des recherches et fournir bien des analogies.

J'ai parcouru les divisions que je m'étais tracées; je terminerai par quelques observations qui s'appliquent à toutes.

Je voudrais que ceux qui ont la direction des écoles quelconques et qui en suivent les progrès avec intérêt, fissent choix tous les ans d'un couple d'enfans pauvres, mais faisant preuve d'heureuses dispositions et de talens, pour les porter aux écoles d'un degré supérieur; je voudrais qu'on employât tous les moyens, moins la coercition, pour engager les parens de ces enfans à consentir à leur éloignement et à remettre leur destinée à ceux qui veulent la rendre meilleure; je voudrais que l'état, le fonds des écoles, et le zèle des particuliers, rendissent assurés les moyens nécessaires pour que pas un seul des enfans dans ces conditions ne restât dans l'ombre à cause de sa pauvreté. Je voudrais aussi que dans toutes les écoles on parlât aux yeux comme aux oreilles, au moyen de gravures, modèles, cartes, échelles chronologiques, instrumens, appareils, et collections de divers genres, le tout fourni par la direction des écoles, suivant la nature de chaque école particulière; qu'on obligeât les enfans à garder tous leurs livres précédents jusqu'à leur

sortie finale, et à être prêts en tout tems à répondre au programme de ce qu'ils ont appris dans les années précédentes, et la même pratique pourrait aussi être introduite avec avantage dans les collèges; je voudrais qu'on formât des bibliothèques instructives et amusantes dans chaque paroisse, et plusieurs de celles du Bas-Canada ont commencé cette bonne œuvre; je voudrais même voir ces bibliothèques en existence dans chaque arrondissement d'écoles comme aux Etats-Unis. J'aimerais encore qu'on établît l'uniformité dans les livres d'école: pour celles où la langue anglaise est le texte et où la diversité des croyances fait une nécessité d'élarguer ce qui est particulier à l'une pour ne conserver que les bases communes à toutes: la collection en usage dans les écoles d'Irlande, et que MM. Armour et Ramsay ont réimprimée, à l'approbation de tous. Je voudrais qu'on encourageât l'association des instituteurs, comme il en existe une dans le district de Québec, et dans celui de Montréal, et qu'on s'assurât dans leur zèle et dans leur expérience des moyens d'établir l'uniformité, de connaître et de réformer les abus. Je voudrais enfin qu'après avoir choisi des instituteurs qualifiés, on leur donnât pour le moins les mêmes moyens de vivre que possèdent les populations parmi lesquelles ils se trouvent, et qu'en les entourât de reconnaissance et d'égards. Puissent tous ces vœux, que vous faites comme moi, j'en suis sûr, être réalisés, si toutefois le résultat devait être tel qu'il m'apparaît.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire ou plutôt à répéter. C'est que le grand vice de notre instruction est son défaut d'actualité. Conduisons ensemble, s'il est possible, la leçon et l'application, le précepte et l'exemple; lorsque nous ne le pourrons pas à notre satisfaction, faisons du moins comprendre à l'élève qu'il ne sait rien ou presque rien d'usuel, et qu'il n'est soutenu que de jalons et de signes pour s'orienter et se reconnaître. J'ai vu des élèves de collège prétendre sérieusement à de hautes administrations, et j'aurais bien pu le faire moi-même si l'occasion s'en était présentée. Le fait est qu'au sortir d'une école grande ou petite, on croit être rendu presque au terme de toute science y compris ses applications. J'étais décidément de cet avis à la fin de mes études de collège, et avec mes condisciples je me nommais des hommes alors éminens et en évidence comme devant tout savoir et tout connaître: à peu près comme les étudiants chinois doivent considérer le lettré qui a parcouru ses quatrevingt-dix mille signes. Le remède se trouverait peut-être, quoiqu'en partie seulement, dans les suggestions qui précèdent. Dans tous les cas, l'humble ignorance vaut mieux que l'orgueilleuse présomption; tâchons, dans les écoles qui portent ce nom, comme dans la grande école du monde, d'être bien persuadé de l'étroitesse et de l'insuffisance de nos connaissances et de nos vues; nous y trouverons un encouragement à apprendre et surtout à nous en rapporter mieux à l'omnipotence et à l'omni-science du souverain auteur de tout bien.

Montréal, 18 décembre 1845.

BULLETIN.

Missions catholiques et protestantes (suite et fin). — Le Witness.

Les missions des protestants ainsi que celles des catholiques ont besoin du support des associations publiques, des collectes, des recours à la charité d'autrui. Pour rendre ces moyens avantageux, il faudrait de stimuler le zèle public en faisant voir des succès satisfaisants qui résulteraient de ce vaste amas de fonds et des travaux des missionnaires. La corporation des missions protestantes ne devrait pas négliger de soumettre ces encouragements à la considération de ceux dont dépendent les missions, si c'est en leur pouvoir d'en agir ainsi. Au défaut de ces moyens, nos sectaires sont forcés de prendre des mesures de persuasion; et c'est pourquoi leurs rapports sont remplis de brillantes préventions. Vous les entendrez discourir sur le grand nombre de bibles et de traités qu'ils ont déjà distribués, sur leurs écoles, leurs prédications sans nombre, et le tout revêtu de grands mots, d'un langage obscur et hyperbolique. De semblables démonstrations produisent leur effet sur ceux dont le zèle et la confiance aveugle sont au-dessus du discernement et du sens commun. Au reste, ils n'ont rien de plus à vous offrir, et nous ne devons pas leur en savoir bon gré, dès lors qu'ils emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

Les résultats des missions protestantes ne montreront pas plus d'éclat, si nous détournons les yeux des rapports du conseil américain pour les porter sur l'état actuel de ces missions favorites pour lesquelles on s'est donné tant de peine et on a dépensé tant d'argent depuis une si longue suite d'années. C'est toujours à commencer et à n'en jamais finir. Là où l'on avait fait les plus grands efforts pour l'entretien de ces missions, elles ont été abandonnées, ruinées ou changées en bureaux de commerce. Si nous passions en revue les missions protestantes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, nous ferions voir complètement leur manque de succès. Le tems nous manque pour une semblable revue, nous nous bornerons à rapporter un seul fait qui a rapport aux opérations des missionnaires protestants.

Toutes les fois qu'on oppose aux missions protestantes, leur marque de

succès, leurs défenseurs nous renvoient une fois pour toutes, aux missions des Iles Sandwich, comme une réfutation péremptoire comme à la preuve frappante de ce qui a été fait et de ce qui peut l'être encore. Quelle est donc la position des missions protestantes et catholiques respectivement à ces îles? Quelques remarques suffiront pour les expliquer. Les natifs des Iles Sandwich ont témoigné plus que tout autre peuple le désir d'avoir des missionnaires chrétiens pour les instruire: considérant la supériorité des trafiquants qui visitaient ces îles, et les américains plus que les autres peuples, ils se sentirent portés à demander des missionnaires. On leur en envoya un grand nombre, et on a toujours continué de les augmenter, en faisant les dépenses les plus énormes. Ces missions jouirent des avantages qui provenaient du désir naturel qu'avaient les natifs d'être instruits. On fit un grand nombre de convertis au moins de nom, nous n'en pouvons pas douter. Examinons maintenant le caractère de ces conversions. Le rapport sur les missions des Iles Sandwich, à la dernière assemblée du conseil américain, fixe à vingt-deux mille environ le nombre des natifs convertis au protestantisme; nous pouvons juger de leur protestantisme par le trait suivant. Les Iles Sandwich ont été subjuguées et non converties. Les missionnaires avaient le pouvoir dans l'Etat et dans l'Eglise et l'exerçaient de la manière la plus tyrannique: leur zèle outré produisit les plus déplorables effets, tant pour ce qui regarde l'industrie et le caractère, que pour les mœurs des natifs qui s'étaient convertis. Nous pourrions rapporter ce qu'en disent beaucoup de voyageurs véricieux, ainsi que des renseignemens très-certains qui tous prouvent ce que nous avançons.

Dans le fait, les missionnaires américains sont les maîtres dans ces îles: le Roi et le peuple ne sont que leurs esclaves. Ils ont dépouillé les natifs de cette simplicité de caractère qui les distinguait auparavant: ils ont réduit ces contrées à un état de perversité: des personnes qui les ont visitées, ces années dernières, après avoir pris de bonnes informations, sans aucun motif de décrier le gouvernement des missionnaires, déclarent que la nouvelle religion a été pour ces îles un sujet de ruine entière, au lieu des bienfaits qu'elle devait y opérer. Le système de christianisme outré qui a été adopté à l'égard des natifs les a totalement pervertis. Au lieu d'en faire un peuple actif, franc, il les a rendus fourbes, insolents, perfides, si bien que ces grandes contrées que l'on voyait se couvrir d'abondantes moissons, sont devenues entièrement stériles: la culture de l'arbre à pain y a été tellement négligée, qu'il y a grand danger de le voir disparaître dans ces îles. Ces haines invétérées, ces querelles, ces disputes qui s'élèvent si souvent parmi les insulaires depuis qu'ils sont devenus chrétiens protestants, ont fourni occasion à un prince, l'un des plus intelligents parmi les convertis des missionnaires américains, de préparer une émigration hors de son pays, et en voici la raison: c'est qu'en vérité, il n'y a plus moyen de porter le joug des convertisseurs de sa nation.

Voyons d'un autre côté ce que l'Eglise catholique a fait dans les Iles Sandwich.—Les premiers missionnaires arrivèrent dans ces îles en 1826. Il n'y en avait que trois en tout; ils furent bien reçus par les natifs dont ils convertirent un bon nombre. Après un séjour de deux ou trois ans, ils furent bannis par le pouvoir des missionnaires américains. Après leur départ, ceux qu'ils avaient convertis, furent persécutés par les mêmes missionnaires protestants. D'autres prêtres catholiques abordèrent dans ces îles en 1837, et furent encore chassés: enfin le gouvernement français, intervint à la fin, et obtint une tolérance entière à ce sujet, de sorte que les missionnaires catholiques ont eu la liberté d'instruire, et de faire ces conversions. Maintenant pour preuve que le ciel a béni leurs travaux, on ne compte pas moins dans ces îles, depuis environ cinq ans, de soixante-dix églises ou chapelles, cent dix écoles, trois mille écoliers, et quatorze mille catholiques. Nous avons devant nous une lettre toute récente écrite des Iles Sandwich, extraite de l'*Evangeliste* de New-York, dans laquelle on lit en termes clairs, cet aveu involontaire, accompagné d'insinuations les plus injurieuses, "tous les villages courent maintenant à eux" (c'est-à-dire aux catholiques). On rapporte d'après bonne autorité que les néophytes catholiques sont fort supérieurs par leur conduite morale, leur intelligence et leur industrie, aux autres insulaires. L'instruction pour les catholiques est purement gratuite, et nous avons sur cet article, des renseignemens donnés par des officiers de la marine française, qui assurent que les enfants qui fréquentent les écoles, ont fait de grands

progrès dans la langue française, l'arithmétique, la géométrie, la géographie, et autres branches d'éducation. Pour donner un exemple de la persévérance des nouveaux convertis tant catholiques que protestants, nous rapporterons le fait suivant. Dans le mois d'avril 1833, le roi fit sortir un décret qui laissait à chacun la liberté de fréquenter les églises protestantes ou non. Les natifs avaient été précédemment forcés d'être assidus au culte protestant, sous les peines les plus rigoureuses. Le voyageur Kotzebue rapporte que lui-même avait vu, les pauvres natifs menés à l'église à coup de bâtons. Au moment où le décret fut passé en 1833, les églises protestantes restèrent vides, et abandonnées, et l'on vit les insulaires retourner en grande hâte aux divertissements qui leur avaient été interdits, tandis que les catholiques ne perdirent point un seul néophyte, et aucun d'eux ne fréquenta les jeux sans la permission des catéchistes, les missionnaires étant encore bannis à cette époque.

Au reste, il nous faut terminer par ces remarques. Ce qui est vrai pour les îles Sandwich, pourrait s'éclaircir davantage, si nous nous reportions dans les champs cultivés par les missionnaires catholiques et protestants; mais le temps nous manque pour ce sujet. Tout le monde chrétien est dans le fait un monument glorieux du succès de l'Eglise dans les conversions. Pour jeter un coup-d'œil juste sur la réussite qui suit les travaux des missionnaires, il nous faudrait remonter au seizième siècle sinon plutôt, et descendre là jusqu'à nos jours. Nous y verrions la promesse du divin fondateur permanente dans son Eglise, tandis que d'un autre côté, les efforts des sectes séparées du berceau de J.-C. n'étant point autorisés, n'ont jamais dans aucun temps porté des fruits de bénédiction: et il en sera ainsi "jusqu'à la fin de monde."

Fidèle à sa promesse, le *Montreal Witness* vient de faire son apparition en bonne forme par devant le public, et à mettre, comme l'on dit, hache en bois du premier coup. Or les paroles les plus pathétiques, et à notre jugement les plus opportunes, de son numéro du 5, sont celles par lesquelles il recommande aux prières publiques et privées les besoins très-pressants de son Eglise. A ce propos, il cite force lettres de l'étranger et du pays, du dedans et du dehors, pour révéler la plaie profonde qui agite l'Angleterre sur son lit d'agonie et l'urgence où sont toutes les communions protestantes de s'entendre, de s'unir pour arrêter les progrès, de plus en plus envahisseurs du *Papisme*. Fort bien, nos Frères, priez; ça vous portera chance. On le voit bien; car depuis que chez vous l'on prie un peu plus, les retours à l'ancienne Eglise nous arrivent par centaines: preuve, les derniers événements d'Oxford. Le *Witness* a sans doute aperçu tout cela, et c'est ce qui l'alarme. Pas de mal jusque-là.

Le *Witness* ensuite regarde autour de lui, et il voit des églises idolâtres, des statues, des images, des cérémonies et mille autres superstitieuses choses de cette espèce, que le *Papisme* recèle dans son sein. Or c'est là un monstre-prodige, après 18 siècles d'Evangile... Vrai; le fait est clair assurément. Pas de mal encore jusque-là.

Enfin le *Witness* inspecte les personnes et retrouve au milieu de ses concitoyens des hommes qui... le croiriez-vous? Je n'ose vous le dire, vous ne pourrez le croire... des hommes... c'est affreux...—des hommes *Célibataires*, qui... ce n'est pas tout...—qui osent se faire... le croiriez-vous?... qui osent se faire... *Instituteurs!!!* Or, voilà un de ces crimes abominables qu'enfante la *Papiste* Babylone. Voilà un principe épouvantablement délétère, c'est évident, pour toute la société. Car, voyez-vous, si tout le monde s'avisaient de se faire *Instituteurs* célibataires, il n'y aurait plus d'enfants à instruire; c'est évident. Or, c'est délétère. Puis, ce n'est pas tout encore; car quand même tout le monde n'aurait pas la fureur du célibat en même temps, n'en même successivement, il y aurait toujours en ce célibat un germe délétère. Car, voyez-vous, *on n'a pas alors la tendresse de père*. *The system, so far as it affects the character of the teachers, seems to have a tendency to reduce them to a cold inanimate formalism... On n'a pas pour l'enfance la considération qu'en a celui qui a été père.—Who can treat children with the same consideration as one who knows what it is to be a father. On ne connaît pas les écueils de la vie, on ne prémunit point contre les brisants de ce monde, aussi habilement que celui qui en a une expérience personnelle... so well as he who has an experimental knowledge of them...* Mais l'homme marié, lui, le *Witness* le sent, l'homme marié peut aimer plus aisément. C'est plus chaud, ça; *no tendency to a cold... system*. L'homme marié est plus propre à l'affection

paternelle, en dehors de sa famille, apparemment; car alors il est plus propre à la fonction sacrée d'*Instituteur*; *Who can... as one who knows what it is to be a father?*

En vérité, lecteurs, nous n'y pouvons tenir; c'est par trop impudent; et on pourrait, certes, aimer moins le célibat, sans le dire si hautement.

Maintenant, pères de famille, répondez-nous. Auriez-vous cru que ce nouveau prédicateur de l'Evangile vous fut venu débiter, imprimer des arguments moraux de cette espèce? Vous croyez, vous, tout bonnement que celui qui renonçait aux affections exclusives de la famille était plus propre aux affections compréhensives de tous ses semblables; vous croyez que celui qui s'éloignait, pour l'amour de Dieu et de ses frères, des soins, des soucis de l'établissement d'une famille était plus libre pour donner ses soins, ses soucis à l'avancement de vos enfants. Erreur que tout cela: le *Witness* vous déclare qu'il faut être père pour aimer tendrement d'autres enfants que les siens. Il en a lu sans doute la preuve dans sa Bible? Aussi il cite le Seigneur Jésus qui, (célibataire pourtant,) appelle à lui tous les petits enfants; mais, voyez-vous, cette fois-là, le *Witness* dit que c'était pour les faire épeler dans la Bible; ce n'était pas apparemment pour les aimer tendrement. *Suffer little children to come direct to Christ, is the language of the Bible, but not of the Brotherhood of the Christian Doctrine.*

Quoiqu'il en soit, le *Witness* prétend toujours que les célibataires ne peuvent pas aimer aussi tendrement; d'où il suit que l'on peut douter que St. Paul, qui recommande pourtant le célibat, et qui atteste qu'il le pratiquait lui-même, (*It is good for a man not to touch a woman... for I would that all men were even as myself... And he that giveth not his virgin, doth better, &c.* I. Corinth. C. VII.), on peut, dis-je, douter que St. Paul aimât bien tendrement les enfants de son temps. Il est même étonnant que St. Jean, qui s'avisa de garder le célibat, ait pu aimer si tendrement; et si dans tous les siècles passés, (espérons que les siècles futurs pécheront encore de même!) il s'est trouvé des célibataires qui ont pu aimer les hommes assez tendrement pour leur sacrifier leurs peines, leurs travaux et leurs vies, c'était évidemment des exceptions, il faut le croire, à la règle morale que nous fournit notre contemporain. Véritablement tous ces gens-là aimaient par trop le célibat, pour tant d'autres qui ne l'aiment pas assez. Mais, trêve de compliments.

En conclusion, c'est vraiment dommage que le *Witness* nous ait débité cette immoralité-là; car son article sur nos Chers Frères des Ecoles Chrétiennes eût été parfait, sans ce paragraphe où il leur reproche la sublime vertu du célibat et l'enseignement du catéchisme. "L'attention, dit-il, le dévouement de ces Frères pour la tâche si pénible de l'enseignement de la jeunesse, est vraiment digne d'éloge et d'imitation: l'autorité entière qu'ils obtiennent sur leurs pupilles, mérite encore d'être enviée et leur procure un avantage incalculable, tout au succès des élèves: la persévérance de ces maîtres et leur permanence dans leur état, voilà aussi des qualités qui méritent honneur et imitation universelle, même parmi les protestants." Enfin, il n'y a pas jusqu'à leur virginité qui n'ait aussi son côté favorable, puisqu'elle concentre une somme d'énergie seule capable de réaliser un plan commun; *celibacy and seclusion however favourable for the concentration of energies to build up some particular system...* Eh bien, oui; M. le *Witness*, les Frères sont tout cela; et ils ne le sont comme il vous échappe de le dire, que parce qu'ils sont tous célibataires. C'est là aussi notre persuasion intime.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANANA.

—Il y a eu dans la paroisse Notre-Dame de Québec, pendant l'année 1845:

Mariages.	Baptêmes.	Sépultures.
225	1008	558 en tout.

Il y a eu dans la paroisse St. Roch:

Mariages.	Baptêmes.	Sépultures.
122	776	442 dont 92

adultes et 350 enfants.

Péris par l'incendie du 28 mai, 21, compris dans le nombre ci-dessus.

ROME.

—Entre Albano et Genzano, dans l'antique forêt de Lariccia, sur la route de Naples, s'élève un vénérable sanctuaire consacré à la très-sainte Vierge, et singulièrement cher à la piété des populations circonvoisines: c'est l'église de Galloro. Plusieurs Papes y ont successivement apporté d'éclatants témoignages de leur pieuse munificence, et de leur dévotion pour la divine mère de Jésus-Christ. Le Pape Alexandre VII, de famille de Chigi, a plus par-

ticulièrement contribué à l'embellissement de ce sanctuaire, qui se trouve situé dans l'un des fiefs de cette maison princière. En 1816, Pie VII. d'illustre et sainte mémoire, inaugura dans cette église l'auguste image de Marie, et le vénérable Pontife qui occupe aujourd'hui la chaire de Saint-Pierre, a visité plusieurs fois ce célèbre sanctuaire. Un grand nombre de souverains, d'illustres personnages, et cette année encore le roi et la reine de Naples, ont accompli ce pieux pèlerinage.

Le 26 octobre dernier, cette église de Galloro, à tant de titres célèbre, a reçu de sa consécration solennelle le seul genre de splendeur qui lui manquait encore. C'est l'archevêque de Damas, Mgr. Briganti Colonna, qui, en vertu des pouvoirs délégués à cette effet par le cardinal Ostini, évêque d'Albano, a fait cette imposante et sainte cérémonie avec toute la pompe de la liturgie. Les princes Chigi, beaucoup de personnes de la haute aristocratie, des religieux de différents ordres, une multitude d'habitans des contrées voisines, ajoutaient par leur présence un éclat particulier à cette auguste solennité. Les Pères Jésuites, auxquels ce sanctuaire appartient, y étaient aussi accourus en grand nombre. Le Père-général a voulu porter lui-même avec d'autres religieux de la Compagnie, les saintes reliques qui ont été transférées processionnellement dans l'église nouvellement consacrée.

FRANCE.

—Dimanche dernier, on a célébré dans l'église de Montastruc, avec l'appareil des plus belles solennités, l'inauguration de l'École des Frères de la Doctrine chrétienne, que les habitans de cette commune doivent à la piété généreuse de madame Ricard, veuve de notre ancien député, qui a laissé parmi nous de si précieux souvenirs.

Un de nos respectables vicaires-généraux, M. l'abbé Berger, a dit la messe du Saint-Esprit et présidé à cette fête brillante. Il y a eu aussi dans cette journée, dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur des fidèles de Montastruc, la bénédiction d'une grande et belle cloche ; c'est M. de Saint-Jean et madame de Ricard qui ont reçu l'honneur d'y graver leur nom en qualité de parrain et de marraine.

Hier, les vénérables Frères ont ouvert l'École, inaugurée de la veille, et déjà ils ont inscrit 150 enfans, avides de recevoir les leçons pieuses de ces bons religieux, dont le nom est vénéré par tous les pères de famille, qui leur confient l'éducation de leurs enfans.

ANGLETERRE.

Les Anglicans jugés par eux-mêmes—On a dit quelques fois, et quelques uns de nos lecteurs, ont entendu faire la remarque, qu'une église qui représente chaque individu dans le christianisme, jeune et vieux, savant et ignorant, hommes et femmes, évêques et peuples "pendant un espace de neuf cents ans et plus," (durant lesquels ont vécu un St. Louis, un St. Bernard, et un St. Charles—) comme étant "tous plongés dans l'abîme d'une idolâtrie damnable ;" et que cette Église est elle-même, jusqu'à ce jour, rejetée comme méprisable par le reste des chrétiens, tant de l'Orient que de l'Occident ; d'abord par les Grecs qui la dédaignent, ensuite par les Romains qui l'ont en horreur ; il faut donc, que cette Église "soit l'un ou l'autre, ou la seule dans le monde, ou rien du tout." Des hommes modérés sentent bien que des textes aussi formels que ceux que nous venons de citer, donnent quelque appui à ce que nous disons sur ce qui regarde son état. Si nous avons quelque espoir de succès de prendre le rang de sœur parmi les autres églises du christianisme, et, d'après notre croyance actuelle, de passer pour une branche ou portion intégrante de la seule Église catholique ; il nous faut trouver d'une manière ou d'une autre, le moyen de faire tomber la force de ces passages lorsque l'on nous les objectes. Parmi nous, ils s'en trouvent qui désirent le faire au plutôt, mais comment le pourrons-nous ? où sommes-nous pour les justifier, et nous appeler toujours catholiques ?

IRLANDE.

—Après avoir confié la présidence du collège de Galway (Irlande) au docteur Kirwan, théologien catholique, sir Robert Peel a nommé président du collège de Belfast le docteur Henri, ministre presbytérien ; mais la présidence du troisième collège a été donnée à un catholique, le professeur Kane, un des savans les plus distingués de l'Irlande.

Sur trois collèges, deux se trouveront donc sous la direction de catholiques. On ne saurait voir là une faveur ; ce n'est qu'un acte de justice. Il eût été révoltant que, dans un pays où la population catholique est à la population protestante ce que 7 est à 1, les établissemens d'instruction publique eussent été livrés à la minorité.

Cependant, comme les attributions des présidens seront restreintes, et l'enseignement des professeurs indépendant des convictions et des sentimens du président, les choix du ministère anglais ne répondent pas à toutes les objections. Mais, enfin, en l'état actuel des choses, il est incontestable que les catholiques auront plus de garanties que ne leur en eussent offert des présidens protestans ; car on ne peut supposer qu'un prêtre catholique souffre que l'on donne, dans un établissement placé sous son contrôle, et dont il est en quelque sorte la garantie, un enseignement dangereux pour la foi et la morale de ses élèves.

Il paraît que les évêques irlandais, réunis, le 18, en synode, ne partagent pas la sécurité qu'inspire à un certain nombre de leurs ouailles la nomination de deux présidens catholiques ; du moins, ils sont dans l'incertitude au sujet de la conduite à tenir. Voici la résolution qu'ils ont adoptée :

"Le bill pour l'éducation académique en Irlande, proposé par le gouvernement, le mémoire des ecclésiastiques réunis en mai dernier pour examiner cette question, et le bill tel qu'il a été définitivement amendé seront soumis au Saint-Siège pour qu'il prenne une décision."

En outre, les évêques sont convenus de publier de nouveau les résolutions antérieures, dans lesquelles ils repoussent tout traitement de la part de l'état afin de convaincre les fidèles que leur opinion à cet égard est inébranlable.

RUSSIE.

—*Les Juifs réformés*, qui, à Berlin, ont commencé leur œuvre réformatrice, en admettant, moins la Cène, les formes du culte évangélique, s'occupent actuellement de la convocation d'un synode. Il est aussi remarquable que pénible de voir toutes les sectes qui, de nos jours, sortent comme d'une source empoisonnée de la grande rébellion protestante, emprunter à l'Église catholique ses institutions les plus saintes par leur esprit, et les plus vénérables par leur antiquité, tout en lui, contestant, avec l'autorité souveraine en matière de foi, la possession de l'Esprit saint qui les a inspirés.

DAVIÈRE.

—L'on réimprime en ce moment, à Ratishonne, un ouvrage publié en 1512, par un vénérable prêtre nommé Jean Enne, et relatif à la sainte Robe de Trèves, et aux autres reliques conservées dans la cathédrale de cette ville. L'année même où parut ce livre, un immense pèlerinage, auquel prenait part l'empereur Maximilien, suivi de tous les princes du S. Empire, et les ambassadeurs de toutes les cours chrétiennes, était allé rendre hommage aux saintes reliques. L'on sait que, six années, plus tard, Luther affichait ses thèses fameuses à la porte de la cathédrale de Wittenberg. Le pèlerinage de l'année dernière, où les splendeurs de la souveraineté temporelle étaient remplacées et surpassées par l'affluence d'un peuple fidèle arrivant de toutes les contrées voisines, et marchant à l'ombre de la Croix, excitant de nouveau toutes les fureurs de l'enfer, fit naître cette parodie de la réforme, que l'on appelle le rongisme. Ces deux faits, identiques dans leur origine et dans leur principe, mais non par leur importance, sont parfaitement expliqués par ce passage du livre du vénérable Enne : "Toutes les fois que l'esprit mauvais remarque la piété et les larmes de la pénitence qu'inspire aux fidèles l'aspect de la sainte Robe, il apprécie le dommage qui advient à son exécrable empire. Pour y parer, il dispose au doute tous ceux dont il sait pouvoir attendre aide et assistance dans ses luttes. Ce sont principalement ces omisiens qui se prétendent mieux instruits que qui que ce soit ; ceux-là n'ignorent rien, ils se noient dans les eaux de leur vaste sagesse, et par l'orgueil qu'ils nourrissent dans leurs cœurs, ils perdent leurs âmes." Le regard éclairé du bon prêtre définissait parfaitement les causes des troubles qui ruinent presque toujours les grandes manifestations de la foi des peuples et des souverains.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

Naufrages.—Le *William*, capitaine Hay, parti d'ici à la fin de novembre pour Ardrossan, s'est échoué à Portneuf (côte du nord), mais n'a reçu que de légères avaries. Le *William*, s'étant échoué à Kamouraska, était revenu à Québec le 8 novembre, et reparti après avoir subi des réparations.

Une lettre du capitaine Walter Douglas à M. H. Le Mesurier de cette ville, datée d'Halifax le 29 décembre, annonce que le navire *Lady Bagot*, capitaine Williams, avait été ce jour-là signalé en détresse, et que lui (capitaine Douglas) était allé à son secours avec un petit bateau à vapeur, et l'avait abordé à une quinzaine de milles du port d'Halifax, où il conduisit à la remorque. Le navire avait perdu ces deux ancres et cables, avait eu son mâât d'artimon coupé, presque toutes ses voiles réduites en lambeaux, ses précieuses enlevées, etc., et tout l'équipage avait des membres gelés, le capitaine Williams lui-même les deux mains. Celui-ci craignait aussi que le chargement ne fût bien avarié, vu qu'il était monté une quantité de blé et de pois avec l'eau pompée. Étant à l'ancre près des Trois-Pistoles pendant un gros coup de vent de N. N. O., et son navire étant poussé par les glaces vers un endroit où il eût été plus en danger encore, il fut obligé, pour le sauver, de sler ses cables et de lâcher ses ancres. Le capitaine Douglas a écrit sa lettre à 6 heures du soir, à bord du navire, alors à la remorque du bateau à vapeur, et l'a envoyée par une chaloupe à Halifax, où il espérait arriver à 10 heures le lendemain matin.

La barque *Québec*, capitaine Morris, arrivée à Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) le 27 décembre, avait recueilli en mer, pendant une tempête, l'équipage d'une chaloupe séparée depuis quatre jours du baleinier américain *Minerva*, Smith.

Le paquebot *Cambridge*, arrivé à New-York, avait recueilli en mer, le 23 novembre, les officiers et l'équipage (32 individus) de la barque *Lynedoch*, capitaine Falmouth, qui, lorsqu'il les rencontra, étaient depuis huit jours dans une situation très-périlleuse, souffrant beaucoup du froid, etc.

Une goëlette appartenant à M. Handley, qui allait d'Halifax à Saint-Pierre, a fait naufrage près de Canso, et deux hommes, MM. Michael Campbell, des îles Rouges, et Donald Macdonald, de Saint-Pierre, se sont noyés.

Canadien.

—Deux à trois cents matelots naufragés dans le bas du fleuve sont venus à Québec augmenter le nombre des malheureux qui encombraient déjà les ruines de cette ville. Beaucoup d'entre eux avaient des membres gelés et ont dû subir des amputations de doigts ou d'orteils. Le *Mercury* d'hier dit qu'un seul matelot de l'*Univers* en a eu sept d'amputés.

Idem.

—Le ton des journaux américains et des correspondances de Washington est aujourd'hui tout-à-fait pacifique. On s'est mis à calculer ce que coûterait une guerre avec la Grande-Bretagne, et l'on s'est aperçu de l'absurdité

qu'il y avait à fonder sur une prétendue priorité de découverte d'un seul point du territoire en litige, ou sur de prétendus droits acquis de l'Espagne auxquels l'Espagne elle-même avait renoncé avant cette acquisition, malgré une possession semi séculaire d'une partie du territoire par la Grande-Bretagne, et une occupation commune d'un quart de siècle, reconnue par des traités.

Idem.
Chemin de fer de Québec à Halifax.—On lit dans le *Pilot* de Montréal de vendredi :

“ M. George R. Young, d'Halifax, membre du parlement provincial de la Nouvelle-Ecosse, a fait une courte visite à Montréal cette semaine. Il est parti ce matin pour Québec. Il s'intéresse vivement au chemin de fer d'Halifax à Québec et désire obtenir des renseignements statistiques sur le sujet. Vu la haute estime dont jouit M. Young, ainsi que son frère le président de la Nouvelle-Ecosse, parmi les Canadiens de tous les partis, il est à peine besoin de dire que sa visite leur a été fort agréable, et qu'ils regrettent seulement qu'elle ait été si courte.”

— Nous appelons l'attention des citoyens sur l'avis convoquant une assemblée pour entendre un discours de M. Young sur ce sujet. *Idem.*

Nouveau Mexique.—Trois négociants de Santa-Fé sont arrivés dernièrement à Saint-Louis avec \$37,500 en espèces. Ils n'ont donné aucune nouvelle politique ; mais une compagnie de marchands américains qui avaient quitté Santa-Fé vers la même époque, rapportent que Garcia Condé venait d'arriver à Santa-Fé, qu'il avait déjà imposé au commerce une foule de restrictions vexatoires et puni de prison et mis à l'amende quelques contrebandiers. Ils ajoutent que tant que Condé sera à la tête de la province, le commerce sera à peu près nul. *Idem.*

ÉTATS-UNIS.

Etats-Unis et Mexique. Le capitaine Church, de la goëlette américaine *Gold Exports*, arrivé le 23 décembre à la Nouvelle-Orléans, rapporte qu'il était parti d'Aransas pour Tampico (Mexique), mais que lorsqu'il se présenta à la barre, le 24 novembre, les autorités de Tampico lui signifièrent de ne pas communiquer avec la terre, attendu qu'il venait d'un port ennemi. Il y avait alors dans le port de Tampico deux goëlettes armées, et dans les casernes de 1,000 à 1,500 hommes de troupes sous les ordres du général Parodés.

LE FRATRICIDE.

Suite et fin.

Valentin, qui écoutait en silence, tressaillit lorsque l'étranger, saisissant ses deux mains, les pressa avec une vive affection. “ Vous voyez, lui dit-il, combien je suis à plaindre : êtes vous plus malheureux que moi ? — Oui, car je suis coupable. — L'avouer, est le premier pas vers un retour à la vertu. Souffrez que je sois votre ami ; déjà j'ai pour vous la tendresse d'un frère. — Savez-vous qui je suis, à qui vous voulez associer votre cœur ? je vais vous le dire, ajouta Valentin égaré, je suis un assassin ! Fuyez-moi, dénoncez-moi, que m'importe : on n'aura de moi qu'un cadavre sanglant. Rendez-moi cette arme. — Jamais : Dieu vous ordonne de vivre et de me suivre, il m'ordonne à moi de vous sauver et de vous révéler d'admirables secrets qui guériront vos maux. — Laissez-moi, ou craignez ma colère ! — Je ne la redoute pas, car je sais que Dieu me donne sur vous une autorité qui va vous contraindre à me suivre.”

Aussitôt le jeune prêtre s'empare du bras de Valentin, sort rapidement du cimetière, et après un quart d'heure de marche silencieuse, il entre dans une maison où se trouve un logement simple, mais honnête : c'était celui de l'abbé de Solanges. Tout y était dans un désordre qui annonçait un prochain départ. Valentin, respirant à peine, dit d'un ton ému : “ Que prétendez-vous faire de moi ? — Vous réconcilier avec votre conscience ! Oh ! dites, dites-moi tout ce qu'elle redemande de douleurs et de fautes ; puis nous pleurerons sur tant d'amertumes, puis nous prierons ensemble, et Dieu vous pardonnera. — D'où vous vient cet intérêt si tendre pour un inconnu ? — Un chrétien, un prêtre surtout, est l'âme de tous ceux qui souffrent. Dans le monde on se méfie les uns des autres, parce qu'on demande beaucoup et qu'on ne veut rien donner ; mais le prêtre ne veut rien de son semblable, il ne demande qu'à sauver le pèlerin égaré, à panser ses plaies, à ramener la chaleur de la vie spirituelle dans ce cœur que le souffle de Satan avait glacé ! Voilà ce qui enflamme notre zèle ; voilà ce qui nous identifie avec le malheureux, et même avec le coupable : car, jusqu'à ce que la pierre du tombeau se soit refermée sur lui, nous espérons son retour et respectons en lui l'image de Dieu, que le repentir peut rendre à sa beauté première. Au nom du Ciel, ne désespérez pas de vous-même ; faites que je puisse me dire demain, en quittant Paris : “ L'infortuné que Dieu m'ordonne de plaindre et de chérir ne connaîtra plus le désespoir ; il souffrira, mais avec espérance. — Si vous partez, qui donc me consolera ? car vos paroles ont je ne sais quelle douceur qui pénètre mon âme, et avec vous j'ose et pleurer et me plaindre ! Ah ! restez ! — Rester ! et ces malheureux du désert qui m'attendent ! — Ne suis-je pas aussi un infortuné ? — J'allais sauver des âmes. — Vous sauverez la mienne.

— Alors vous consentez à embrasser la voix de la réconciliation vous vous confesserez. — Jamais ! — Quoi, le secret que vous avez confié à une faible créature, vous refusez de le jeter dans le sein d'un Dieu élément ? — Moi, m'humilier aux pieds d'un homme ? — En lui ne voyez que Dieu. — En me connaissant tout entier, vous me mépriserez ! — Je vous admirerais : il y a tant de courage et de grandeur d'âme à s'avouer coupable ! — Et le secret ! — La tombe n'est pas plus silencieuse que le prêtre. Parlez sans crainte, Dieu vous attend, Dieu vous aime. S'il vous eût abandonné, vous n'auriez point eu de remords, et l'engourdissement du crime eût jeté votre âme dans un sommeil de mort, dont vous ne vous seriez éveillé qu'aux enfers : la paix dans le crime est le signe redoutable de la réprobation. Rappelez donc vos esprits ; parlez-moi de votre enfance, de votre mère. Elle était tendre sans doute ! quelle mère ne l'est pas ? Sans doute aussi elle vous parlait de Dieu, du ciel où vous deviez la rejoindre ; elle vous attend ! ah ! ne trompez pas son attente ! Était-elle pieuse ? — C'était un ange. Que de larmes je lui aurais coûtées, si, jeune encore, elle ne fût retournée au séjour des anges ! Oh ! chers souvenirs de mon enfance, vous calmez mes passions ; mes remords mêmes s'assoupissent devant des images si pures. Valentin, attendri, redit les joies qui avaient accompagné sa première jeunesse : bientôt il parla des passions qui grondèrent de si bonne heure dans son âme, du toit paternel déserté par lui, de cette longue tempête de débauches et d'infamies, où vinrent s'engloutir les vertus dont Dieu l'avait favorisé ; enfin, et entraîné comme malgré lui, il aborda ce moment terrible où la haine s'alluma dans son sein contre une femme innocente, un faible enfant... “ Cet enfant, dit-il en se levant avec frénésie, c'est lui que j'ai tué ; j'entends encore ses cris, je le vois me tendre ses petits bras... mais alors la soif de l'or était mon idole, et je fus sans pitié.”

A ces mots, Valentin, anéanti, retombe sur son siège. M. de Solanges le serre dans ses bras, l'appelle des noms les plus tendres, et lui montre le ciel, où l'on célèbre le retour du pêcheur par des cris d'allégresse. La vive sensibilité de M. de Solanges, sa joie toute céleste, pénétrèrent jusqu'au cœur de Valentin ; il se sentit heureux, et s'étonna de voir briller à ses yeux un éclair de félicité. Les heures s'envolèrent rapidement dans l'entretien qui suivit cette confession non préméditée. M. de Sergines, sentant qu'il ne pouvait plus se séparer de son guide, le conjura de renoncer à son voyage d'Italie, obtint de lui cette faveur, et, un mois après, les deux amis étaient inséparables.

Valentin apprit de l'abbé de Solanges jusqu'aux premiers éléments de la religion, qu'il avait oubliés. Docile écolier, il fit de rapides progrès, et s'avança surtout dans la grande science du repentir et de la pénitence. Lorsqu'après une longue épreuve il put se croire rentré en grâce, lorsqu'il eut satisfait à tous les devoirs du chrétien il se jeta dans les bras de son ange protecteur, en lui disant : “ Sans votre charité, vos tendres encouragements, j'étais perdu. O vous, qui m'avez arraché à la mort éternelle, jouissez de votre ouvrage ! Je suis chrétien, je suis heureux ; mais, je le sens, ma vie ne doit être qu'une longue expiation d'une autre vie toute dissolue. Venez avec moi au fond de la Bretagne : là, j'ai une terre dans un pays sauvage qu'il faut civiliser. La révolution a passé par là, et elle a ajouté à l'ignorance de mes bons paysans les vices d'une science orgueilleuse et fautive. Ils sont honteux de leur antique croyance ; venez les rappeler aux vertus de leurs pères, en y ajoutant l'instruction que consolide le christianisme.”

L'espérance de faire du bien, d'user ses jours au salut du prochain, enthousiasma l'abbé de Solanges. On partit : dire tout le bien que les deux amis firent dans ce pays, la révolution qu'ils opérèrent dans les esprits, et surtout dans les cœurs, est impossible. Des Frères des écoles chrétiennes, des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, furent dotés par M. de Sergines ; son vieux château devint un hospice où la souffrance trouvait des secours, et l'âme un consolateur. Mille voix s'élevèrent pour bénir Valentin, pour exalter ses bienfaits, ses vertus. Pour lui, rougissant de ces louanges, honteux des hommages qu'on lui rendait, il cachait sa confusion, ses larmes, son bonheur même, dans le sein de M. de Solanges. “ Ah ! lui disait-il, ne devrais je pas désabuser ces bons gens ? Eux, dont j'envie l'innocence, m'exaltent comme un saint. Les louanges qui m'accablent, qui m'effraient même, portent en moi cependant un sentiment enchanteur ; car je me dis : S'ils n'étaient pas heureux, ils ne m'aimeraient pas tant. Mon ami, ne tremblez-vous pas de me voir jouir de cette parfaite félicité ? — Non, car vous l'achetez à force de vertus, de travaux, d'humilité, de privations personnelles ; je suis tranquille. L'orgueil seul pourrait vous perdre : n'oubliez pas, s'il p le jamais à votre cœur, de le repousser en vous rappelant vingt-cinq ans de crime

et les miséricordes infinies du Seigneur."

Valentin persévéra dans le bien, et mourut dans les bras de son ami. Comme sa famille était éteinte depuis longtemps, il légua sa fortune et des projets de bienfaisance à M. de Solanges.

Celui-ci ne survécut qu'un an à M. de Sergines. Ayant le pressentiment d'une fin prochaine il se hâta d'affermir, d'améliorer et de doter les nouvelles fondations. Ils s'était si complètement oublié dans ces actes de bienfaisance, qui si son existence se fût prolongée, il eût été pauvre. Détresse touchante, misère sublime; vous allez recevoir votre récompense; et le pauvre prêtre, qui s'endormait sur son humble couche, s'éveilla possesseur d'un royaume éternel.

VARIÉTÉ.

UN SIGNALEMENT.—Mignard comparait en police correctionnelle, pour avoir fait usage d'un faux passeport.—Moi? répondit-il aux questions du président; allons donc?... On m'a délivré mon passeport à Bar-sur-Aube et dans les formes.

—Cependant, le signalement porté sur le passeport ne se rapporte nullement au vôtre.—J'en conviens.

—Le passeport indique des cheveux noirs, et vous avez des cheveux blonds.—Très-bien.

—Une taille plus haute d'un demi-mètre que la vôtre.—Très-bien.

—Une corpulence forte et vous êtes maigre.—Parfait

—Un nez canard et vous avez le nez long.—On ne peut mieux.

—Comment expliquez vous ces différences?

—Je vais vous dire: L'employé de la mairie à Bar-sur-Aube est myope. Tous les passeports se font comme ça à Bar-sur-Aube. Un jour l'employé a donné à mon cousin Vigonet un passeport dans laquelle il mit comme signe particulier qu'il était déformé; mon cousin Vigonet n'est que bossu. Un autre jour...

—Mais je vois que le passeport le nom de Valpincet, tandis que vous vous appelez Mignard.

—Je vous l'ai dit.... l'employé de la mairie a la vue basse. Il aura écrit Valpincet pour Mignard... Effet de la vue basse... Il n'en fait jamais d'au tres.

—Mignard est condamné à deux mois de prison...

—Maudit employé! s'écrie-t-il.



BUREAU DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL DE MILICE,
Montréal, 6 janvier 1846.

ORDRE GÉNÉRAL,
SON EXCELLENCE l'Administrateur du Gouvernement ayant été informé que plusieurs Officiers de Milice dont les nominations ont été dûment publiées avant l'assomption de Son Excellence Lord Metcalfe, aux ordres du gouvernement, n'ont pas encore reçu leurs commissions, il lui a plu d'ordonner aux Officiers commandant des corps, de fournir immédiatement des listes de tels Officiers dans l'ordre de leur nomination, spécifiant avec toute la précision possible la date de chaque nomination.

Par ordre,

A. GUGY,
Col. et Adjd. Gén.

BUREAU DES PERTES DE 1837-38, BAS-CANADA
Garde-robe de l'Assemblée Législative;

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes souffertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada, en 1837-38, et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garde-robe de l'Assemblée Législative, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit: à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,
Sec. Com. sur les Pertes.

A être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publiés du Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre.—30. décembre.

A VENDRE,
ACE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.

7 Novembre 1845.

ORNEMENTS D'ÉGLISE. ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

—A VENDRE.—

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent bruni, (saint); broché en-or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX; porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une

GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE " or et argent "

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait valoir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à:

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St. New-York.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBL en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de venir qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue Ste. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSEI—

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES. CHAPELEAU & LAMOTHE.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE.

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique.—Prix, 5 schellings la douzaine; 6 deniers en détail.—S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHÉ.

CONDITIONS DE CE JOURNAL:

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LERROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.